

Johann N. Schneider-Ammann: «La recherche est un investissement pour l'avenir»



Johann N. Schneider-Ammann a été élu au Conseil fédéral il y a cinq ans. Aujourd'hui âgé de 63 ans, il est depuis lors à la tête du Département fédéral de l'économie, de la formation et de la recherche (DEFR). La recherche agronomique et agroalimentaire revêt pour lui une dimension sociétale.

Monsieur le Conseiller fédéral, vous êtes né à Sumiswald, une commune de l'Emmental, qui se qualifie comme étant «au cœur de la Suisse». Vous avez pour ainsi dire grandi dans une région à caractère rural. Avez-vous des racines dans l'agriculture?

Oui, ma jeunesse a été marquée par l'agriculture. J'ai accompagné très jeune mon père vétérinaire dans les fermes, pendant ses tournées. Une expérience sur le terrain d'autant plus enrichissante qu'il me laissait l'aider. Par ailleurs, j'ai toujours passé mes vacances dans l'exploitation de mon parrain, où j'ai pu voir de près le monde agricole.

Quels sont aujourd'hui vos liens avec l'agriculture suisse?

De par ma fonction de ministre, mes liens avec l'agriculture revêtent évidemment un caractère institutionnel. Mais je privilégie bien davantage le contact humain. Je discute régulièrement avec des familles paysannes de plaine ou de montagne. Je maintiens le dialogue avec tous les acteurs de l'agriculture et du secteur agroalimentaire.

La recherche fait partie des missions qui vous incombent en tant que chef du DEFR. Quels atouts voyez-vous dans la recherche en Suisse, à la lumière de votre expérience de chef de grande entreprise et de conseiller fédéral?

La Suisse est un pays pauvre en matières premières, mais son capital humain est considérable. Nous misons depuis longtemps sur la formation et la recherche en coopération avec les gens du terrain pour le bien-être et l'avenir de notre société. La recherche suisse dispose d'un solide réseau, qui lui permet de travailler en collaboration avec les institutions universitaires, les hautes écoles spécialisées et les entreprises en Suisse et dans le monde entier. Sa réputation internationale la rend très attrayante pour les grands cerveaux.

Comme chacun le sait, le système dual de formation est un atout de la Suisse. Il en va de même dans la recherche. Nos prestations de haut niveau sont le fruit de l'excellente coopération entre la recherche fondamentale et la recherche appliquée. Cette approche permet d'intégrer les problèmes effectifs de la société et de l'économie dans l'ensemble des travaux de recherche, puis de chercher des solutions pouvant aussi être appliquées localement en Suisse. C'est ainsi que des questions telles que la raréfaction des terres ou des ressources naturelles ont pu être étudiées à un stade précoce. Grâce à notre rôle de précurseur, les découvertes suisses peuvent être également utilisées dans les contextes d'autres pays, ce qui leur confère une importance mondiale.

Pourquoi la recherche publique est-elle nécessaire?

La recherche privée est le moteur de l'économie, qui est au cœur du marché. Les entreprises sont en quête d'innovations susceptibles de leur procurer un avantage concurrentiel. Soucieuse d'anticiper les besoins du marché, la recherche privée est souvent l'initiatrice de nouvelles découvertes ou de prouesses technologiques. Mais ce n'est pas suffisant, car certains besoins ne peuvent être couverts ou financés par le marché. C'est là qu'interviennent les pouvoirs publics, en apportant aux hautes écoles et aux hautes écoles spécialisées un soutien qui leur permettra de faire de la recherche fondamentale et de la recherche appliquée à une grande échelle. On observe aujourd'hui une tendance aux coopérations et aux partenariats, destinés notamment à valoriser correctement les résultats de ces travaux. Ainsi ai-je assisté en



mai, à Genève, à l'inauguration du Campus Biotech, où entreprises et instituts de recherche publics unissent leurs efforts pour faire avancer la recherche sur le cerveau. Acteur incontournable de la recherche européenne, la Suisse joue un rôle de premier plan en neurologie. Un atout non négligeable à une période où les discussions sont difficiles avec l'Union européenne.

En quoi la recherche agronomique et agroalimentaire est-elle utile pour les agriculteurs?

La recherche est une priorité absolue pour l'alimentation, pour une exploitation agricole durable des ressources naturelles ainsi que pour la compétitivité de l'agriculture et du secteur agroalimentaire. Ainsi, la recherche appliquée d'Agroscope aide les agriculteurs à choisir les variétés de plantes qui conviennent à une culture adaptée au site et préservant les ressources naturelles. La recherche dans la lutte contre des nuisibles, comme la drosophile du cerisier, aide les agriculteurs à éviter des pertes de récoltes et donc des retombées économiques préjudiciables. Cette recherche est indispensable au renforcement de la compétitivité de notre agriculture et de notre secteur agroalimentaire. Or, un tel objectif suppose une connaissance pointue des systèmes économiques mais aussi des innovations en termes de produits et de processus. Dans les deux cas, la recherche doit apporter sa pierre à l'édifice.

Et quid de la population?

Nous voulons tous une alimentation saine, basée sur des produits de haute qualité et un environnement intact. La recherche tend également vers ce but, comme l'illustre le

Centre de recherches apicoles rattaché à Agroscope. Ce centre utilise ses propres colonies d'abeilles pour étudier des questions concernant la santé de ces insectes, comme le développement de nouveaux parasites, mais aussi les produits apicoles, tels que le miel, ainsi que la sélection.

Agroscope fournit des outils et des bases décisionnelles utiles pour la préservation des ressources naturelles, telles que les sols, l'eau et la biodiversité. L'observatoire national des sols (NABO), qui permet l'identification précoce de la pollution des sols, est notamment un instrument passionnant.

Quel rôle jouent, selon vous, les innovations?

Les innovations sont capitales dans tous les domaines. Pour évoluer, une société doit sortir des sentiers battus. Et je constate avec plaisir que cet esprit novateur est bien vivace en Suisse. Lors d'un séminaire organisé dans mon département en février 2015, un grand nombre de jeunes entrepreneurs ont présenté leurs idées dans ce domaine, qui allaient de la photo tridimensionnelle au robot capable d'enlever avec précision les mauvaises herbes entre les betteraves sucrières grâce à un logiciel de détection optique optimisé.

La mise en réseau joue à cet égard un rôle primordial, entre la recherche publique et la recherche privée, entre la recherche et la pratique, entre la recherche suisse et la recherche internationale. Car, comme dit l'adage: l'union fait la force.

Interview: Karin Bovigny-Ackermann, Office fédéral de l'agriculture
Photos: Olivier Bloch, Agroscope